

REVISTA CIDOB D'AFERS  
INTERNACIONALS **66-67.**

**Représentations et interculturalité**

Victimes et responsables  
Yolanda Onghena

# Victimes et responsables

## Lignes transversales des débats

Yolanda Onghena\*

Tout le monde est victime de quelqu'un et nous sommes tous exposés à l'influence de tous, mais qui est responsable ? D'où vient cette « mode » de nous faire responsables de tout ce qui se passe ? Victimes et responsables, deux mots qui nous permettent d'analyser l'élaboration et la fonction des représentations, au moyen des débats des deux séminaires. Mais aussi deux idées à partir desquelles nous pouvons placer la dimension des dynamiques de représentation et les constructions qui seront partagées ou pas et qui seront inclusives ou exclusives des personnes représentées. Comment les représentations se manifestent-elles et se communiquent-elles, comment sont-elles utilisées par les uns, manipulées par les autres dans cette logique massive de victimisation et de responsabilisation collective et /ou individuelle ?

Derrière les représentations il y a (I) des personnes qui se représentent ou qui représentent les autres, comme des victimes ou comme des responsables. Parmi eux il y a des fatalistes et des hypocrites, des consommateurs, des vulnérables, des immigrants et des supranationaux. Toute une variété de personnes qui sont victimisées ou responsabilisées par des dynamiques (II) élaborées par des discours, des émotions, des désirs, des expériences, des processus et des moyens, les mass-médias. Dans ces dynamiques, se communiquent, se créent et s'élaborent des représentations, qui à leur tour alimentent les constructions (III) d'identification et de différenciation, de pasteurisation, de restructuration et de démocratisation.

La quatrième partie recueille tout ce qui fournit des données pour passer de la théorie à la pratique. Comment peut-on passer à l'action (IV). Interculturaliser, c'est-à-dire dialoguer, traduire, réécrire, repenser, configurer etc. sans oublier d'internationaliser la réflexion interculturelle. Le seul objectif de ces lignes transversales est, sans vouloir don-

\*Coordinatrice du Programme Dynamiques Interculturelles de la Fundación CIDOB  
yonghena@cidob.org

ner des recettes ni poser des dogmes ou des idéologies, que le lecteur, impliqué ou intéressé à ce projet de cohabitation, trouve des pistes au moyen desquelles renforcer ou reorienter son implication et son intérêt

Il y a encore beaucoup de réflexions sans recueillir par la limitation de l'étendue de cet article et aussi par le souci de recueillir uniquement celles qui sont directement en rapport avec le sujet du séminaire, Nous avons inséré les commentaires de quelques participants invités qui, à partir de leur milieu académique ou professionnel, travaillent l'interculturalité dans le quotidien. C'est l'opinion de responsables ou de victimes de l'interculturalisation existante dans l'éducation, la communication etc. : Sean Golden, Mary Nash, Miquel Rodrigo, Pepi Soto, Xavier Besalu, Rosanna Reguillo, Jordi Moreras, Julieta Piastro, et Joan Manuel Tresserres.

#### I PERSONNES

Victimes  
Responsables  
Consommateurs  
Vulnérables  
Immigrants  
Supranationaux

#### II DYNAMIQUES

Discours  
Émotions  
Expériences  
Processus  
Médias

#### III CONSTRUCTIONS

Identification  
Différenciation  
Pasteurisation  
Démocratisation  
Restructuration  
Globalisation

#### IV ACTIONS

Interculturaliser  
Internationaliser

## PERSONNES

### Victimes

Nous sommes face à un monde fragilisé, comme si nous étions tous victimes des autres. Comme si les Etats-Unis étaient victimes du terrorisme, les musulmans victimes de l'hégémonie des occidentaux, les immigrés victimes des pays d'accueil, les pays d'accueil victimes de l'invasion des immigrés... tout le monde est victime de quelqu'un. Mais qui est responsable? Le problème réside dans le fait que tout le monde est exposé aux influences de tout le monde, malgré la logique des rapports de forces car nous assistons au passage de l'ère des significations communes à celle des risques partagés. *Noureddine Affaya*

La victimisation est extrêmement importante car il s'agit d'une logique de responsabilisation dramatique dans le monde actuel. Un monde qui nous fait responsables de tout ce qui arrive : les campagnes contre l'alcoolisme, les campagnes contre le SIDA, les campagnes contre toute sorte de pratiques qui nous communiquent, de moins en moins de normes culturelles et qui nous font à chaque fois plus responsables. Dans le bus, en venant de l'aéroport une publicité de Martini disait : « Boire est ta responsabilité ». L'ensemble de ce genre de pratiques sociales est ta responsabilité Si tu as échoué à l'école, c'est ta responsabilité, si tu es au chômage, c'est ta responsabilité, si tu propages le SIDA, c'est ta responsabilité... et par conséquent, face à cette logique massive de responsabilisation individuelle, le sentiment de victimisation est une des multiples manières, pas la meilleure, mais l'une d'elles, d'exprimer un sentiment de résistance de nombreuses classes populaires, d'autant plus que les mécanismes collectifs pour l'exprimer n'existent pas. *Danilo Martuccelli*

Tout le monde se pose en victime de quelqu'un plus qu'en responsable. C'est pourquoi les imaginaires explosent et les émotions se mobilisent, fondamentalement à cause de la faiblesse du discours politique. L'imaginaire peut déformer les faits, les simplifier, les caractériser, ou les dramatiser, mais il persiste à rester un des filtres déterminants dans le travail de la représentation, et un facteur, souvent non déclaré qui agit sur l'histoire.

Il y a dans l'image une réelle absence de ce qu'elle représente et une fausse présence dont se déguise cette absence. À quel point assistons-nous à un nouveau mode de fonctionnement des imaginaires politiques et religieux? *Noureddine Affaya*

Nous devons nuancer l'idée de victimisation en gardant la vision globale tout en étant le plus précis possible. L'échec du Sud est discutable, ce qui est sans doute vrai pour l'Afrique sous-saharienne, dans le Maghreb, mais difficile à affirmer pour l'Asie du Sud-Est et plus compliqué encore dans le cas de l'Amérique latine. De nombreux pays du Nord connaissent des processus de précarisation sociale plus forte que celle des pays du Sud. Ce qui est vraiment nouveau, en parlant en termes post-coloniaux, c'est qu'à partir de l'année 1960, le Sud commença à parler pour la première fois, et qu'aujourd'hui

le Sud commence à consommer, à produire, à faire la concurrence économique au Nord. Attention de ne pas tomber dans des images terribles aujourd'hui décalées de la réalité. Un ouvrier qualifié coréen gagne davantage qu'un ouvrier qualifié en France. La crise du progrès est beaucoup plus forte en Europe que dans le reste de la planète car c'est en Europe que la sécularisation frappe le plus fort, où il n'y a aucun projet collectif européen et où l'horreur de l'ex-Yougoslavie annule toute utopie européenne. C'est l'Europe qui a un problème de projet de progrès, C'est qui est bien moins vrai en Amérique du nord et n'existe sûrement pas dans de nombreux pays du Sud. *Danilo Martuccelli*

Nous devons nuancer cette question de la faillite du projet de développement et de construction nationale dans les pays du Sud. Nous pouvons parler de la Chine, de certains pays de l'Amérique latine qui décollent effectivement, mais dans l'ensemble, en tout cas en ce qui concerne les régimes des pays d'origine des immigrés, c'est vraiment la faillite totale, le fiasco, si nous parlons, par exemple, du monde arabe. Ce qui s'est passé dans les trente dernières années, c'est le fiasco économique, politique, culturel, social. Il s'agit de pays de plus en plus désorganisés et otages. Les sociétés même sont des otages de certaines élites corrompues, connectées et défendues aussi en quelque sorte par les intérêts des grandes puissances internationales. Nous sommes vraiment coincés et les gens n'ont pas réussi à réinventer une modernité arabe, ou pas: modernité tout court. *Burham Ghalioun*

Il y a une sorte de fatalité qui vient d'apparaître ces dernières années. C'est à dire que pas mal de gens et surtout les jeunes disent et répètent que tout ce qui se produit maintenant dans le monde est énorme. Ce sont les grandes puissances, très supérieures, qui jouent avec le monde et nous, occidentaux, nous nous sentons de moins en moins capables ou ayant moins de possibilités d'intervention. C'est vraiment un sentiment qui s'installe et plus nombreuses seront les informations qui circulent dans le monde, dans les médias et même sur Internet, plus fort sera ce sentiment d'impuissance. Cela devient lourd. Ma modeste réaction, c'est de penser qu'il est temps d'essayer de nous engager à nouveau de façon concrète, en faisant des choses ensembles. Des petites révoltes, pourquoi pas ? Si on est tapé dessus, c'est une expérience inoubliable : on vit, on est sujet et sujet prenant. *Rik Pinxten*

C'est vrai que le fatalisme commence à régner aujourd'hui, que ce soit parmi les jeunes ou les moins jeunes. Et c'est vrai que les groupes, les sociétés, les peuples se trouvent dans une situation d'incapacité pour faire face à ce nouveau type de domination et d'hégémonie. Ne pourrions-nous pas nous interroger sur les raisons profondes des replis, surtout sur les religions et sur certains principes politiques, à cause du vide idéologique ? *Noureddine Affaya*

## **Responsables**

En parlant de la recomposition identitaire dans ce jeu d'inclusion/exclusion il faudrait, certainement, voir aussi comment une culture se retourne vers ses référents fondateurs quand elle se sent agressée. C'est pourquoi la recomposition identitaire semble

s'appuyer sur le référent islamique ou se fait au nom de l'Islam parmi les émigrants arabes en Europe, et à mon avis, il y a là un amalgame. De quel Islam parle-t-on? L'Islam est la référence sacrée mais il y a aussi les musulmans qui sont responsables de leur identité. Il y a aussi les Islamistes qui se démarquent des autres interprétations de l'Islam. C'est pourquoi j'appelle à une certaine prudence dans la compréhension de cette recomposition. *Noureddine Affaya*

Nous devons essayer d'approfondir un peu dans le concept de culture, plutôt que de rechercher de responsabilités dans la malversation de ce concept, bien qu'il y ait plus qu'un abus, je parlerai même d'une imposture. En tout cas, il y a une malversation de ce concept, qu'on banalise, et à mon avis la responsabilité provient, dans une certaine mesure, du concept d'industrie culturelle jaillie du point de vue gouvernemental. C'est, par conséquent, un énoncé gouvernemental postulé du Ministère de la Culture. Je crois donc que c'est la propre dynamique des processus de l'industrie culturelle celle qui réussit à détourner ce concept de culture, en le dispersant de telle manière, en le diffusant de telle façon que nous avons finalement un chaos mental sur ce qui est ou n'est pas un fait culturel et surtout en ce qui concerne la conception de la culture où nous sommes tous placés. *César San Nicolás*

Il existe une sensation d'échec, d'insécurité et d'inquiétude en ce qui concerne l'interculturalité de la part des éducateurs, par exemple, qui la vivent comme une responsabilité et qui doivent soutenir le poids de l'effort interculturel de la société. Il y a parfois aussi la stratégie de nous renvoyer la balle aux journalistes en disant que c'est la faute aux médias. Mais plutôt que de voir qui arrête d'abord la balle, il s'agit de se rendre compte que les complexes n'ont pas des explications mono causales. C'est la responsabilité de tous. Nous ne pouvons l'attribuer à personne, bien que parfois, quand nous disons que c'est la responsabilité de tous, nous pensons toujours de tous, c'est-à-dire, de l'autre. Il s'agit d'une synergie qui apparaît dans les contextes sociaux –l'école, la famille, les médias– et qui aide ou rend difficile la cohabitation ou la reconnaissance. *Miquel Rodrigo*

Face à l'euphémisme que suppose parler d'interculturalité pour ne pas faire référence directement aux jeunes de la *banlieue*, à l'Islam en ce qu'il implique de religion, de culture, de civilisation, les seuls qui parlent clairement, avec de l'authenticité, sont l'extrême droite sous ses diverses représentations et les fondamentalistes de signes divers. Dans les formes culturelles, dans les relations entre les personnes il y a un composant important d'hypocrisie et la bonne éducation repose sur des conventions d'après lesquelles certaines choses ne doivent pas être dites à certains moments, bien qu'elles soient réelles. Cette demande d'authenticité, de clarté et de spontanéité – incarnée en quelques dirigeants européens– leur permet de faire référence sans ambages, ni niaiseries à des réalités existantes, mais en partant d'une position dévalorisante. Claudio Magris, en faisant référence à Berlusconi, analysait cette attitude comme négative, comme favorisant « le tout est valable » au nom de cette authenticité, de cette clarté. A quel point l'euphé-

misme, l'interculturalité, peuvent-ils créer une réalité bien qu'elle ne le soit pas en ce moment ? A quel point le mot « authentique » est une forme de racialiser –même si nous parlons d'immigration– les discours ou de soutenir les politiques qui existent réellement dans le domaine social? *Xavier Besalu*

### **Consommateurs**

Il y a une attitude que nous devrions adapter et c'est de comprendre que dans les nouvelles formes globales de construction d'identités ou de création d'identités, même dans celles des identités locales dans le sens le plus strict, la réception est essentielle. Non seulement dans la production d'imaginaire ou de représentations, mais aussi dans notre consommation culturelle. Les cultures locales se caractérisent également pour avoir une production locale spécifique distinctive, mais aussi par leurs modes spécifiques de regarder, de voir les produits globaux. Si nous acceptons qu'il existe des entreprises transnationales qui confèrent de l'identité, comme par exemple les marques entre les jeunes, je crois que la clé de subsistance du local réside aussi dans les modes de lecture. S'il y a des modes spécifiques, particuliers, de lecture il y aura de la re-assignation de sens. Et par conséquent il peut avoir une appropriation du local des représentations globales qui adoptent un sens différent. *Joan Manuel Tresserras*

### **Vulnérables**

Une proposition alternative de fuite ou d'évasion est lancée face au problème de la vulnérabilité. Ce qui se manifeste également dans la conception du domaine de protection, de l'idée de ville rampante par exemple, dans le fait de projeter un espace urbain d'exclusion thématifiée, où tout a une cohérence et où est construit un récit de fiction de l'espace urbain. Ce n'est plus une ville habitable mais la ville inventable, inventoriée et surtout commercialisable. D'un point de vue sociologique nous pouvons parler d'un sentiment de vulnérabilité sociale, relié à toutes les dimensions au caractère socioéconomique. Du domaine de la communication nous pouvons dire que ce ne sont pas des identités de renforcement, de différenciation qui sont créées mais que ce qui se propose plutôt ce sont des styles de vie alternatifs. Avec le passage du capitalisme de production à un capitalisme de consommation, le « style du monde » –comme affirme Vicente Verdú– dérive actuellement vers un capitalisme de fiction où ce que l'on commercialise réellement ne sont pas tant des images que l'expérience de consommation de ces images. *César San Nicolás*

### **Immigrants**

Si la question est de savoir si les jeunes de la seconde et de la troisième générations d'immigrants ne sont pas intégrés par des raisons culturelles, la réponse évidemment est négative. Dans les années 30 on disait, en France, que les Italiens étaient génétiquement

catholiques et qu'ils n'allaient jamais pouvoir s'assimiler. Mais les mécanismes d'intégration sociale et culturelle de cette période ont permis leur intégration. Ce qui arrive aujourd'hui est complètement différent. Il y a eu une sobre aliénation culturelle de la première génération, une seconde génération qui n'a pas réussi l'intégration sociale et une troisième qui réinvente des références culturelles allant du plus moderne au plus traditionnel. Et les immigrants –qui ne sont pas des extraterrestres– habitent dans une société hôte et ont les mêmes évolutions que cette société hôte. Dans le monde français autochtone il existe une extrême droite intégriste et il existe un mouvement de modernisation culturelle, comme chez les immigrants où apparaissent des replis intégristes jusqu'au mouvement de jeunes émancipées, des jeunes filles de la banlieue qui s'appellent « ni putains, ni soumises ». *Danilo Martuccelli*

La présence des anciennes générations d'immigrés, 100% de culture étrangère, qui ne savaient pas lire ni écrire la langue, les langues européennes, était beaucoup plus tolérée et, de toutes façons, ils n'étaient jamais rejetés parce qu'ils avaient une fonction. Ils avaient une fonction dans l'économie et dans la société et on ne s'intéressait pas à leur identité culturelle ni à leur manière de s'identifier. La question des nouvelles générations se pose justement parce qu'avec elles jaillit la question de leur insertion et de leur intégration. Désormais, elles revendiquent l'égalité et la citoyenneté à part entière, puisqu'elles n'ont pas de travail, elles n'ont pas de place. Et quand on refuse à ces immigrants d'être citoyens, ils deviennent des croyants, tout au contraire de ce que voulaient les citoyens comme égaux. Ils deviennent donc des adversaires. C'est culturel, bien sûr, mais je ne vois pas ce comportement uniquement sous son aspect culturel, et j'envisage le culturel sous une optique différente au reflet de la continuité d'appartenance à une même civilisation, en le concevant plutôt comme un processus dynamique qui modifie même l'aspect culturel des jeunes générations. *Burham Ghalioun*

## Supranationaux

Nous devons commencer à parler de diasporas puisque nous n'avons pas un phénomène d'immigration comme avant. Un Chinois de Barcelone se sent plus identifié avec un Chinois de Paris ou avec un Chinois de Venise qu'avec un Espagnol ou un Catalan. La diaspora est le nouveau phénomène de l'immigration. Pas tout à fait nouveau, car il a toujours existé, mais c'est un phénomène nouveau de réseaux d'identité culturelle, linguistique et ethnique qui sont supranationaux. Cela fait donc que par exemple, la communauté chinoise ici à Barcelone, ne sente aucun attrait pour s'intégrer dans la culture locale car tout ce qu'ils font, leur vie professionnelle et commerciale, etc. a lieu avec des parents dans d'autres pays de l'Europe et de l'Asie. *Seán Golden*

## DYNAMIQUES

### Discours

D'où sont issus les discours ? Quelles sont les méthodologies utilisées pour leur élaboration ? Nous entrerons dans l'objectivité et la subjectivité des discours car ils naissent de méthodologies qui sont subjectives. Peut-être une des bases auxquelles il faudrait faire référence et que nous devrions, à mon avis, discuter bien davantage à des rencontres comme celle-ci, est la suivante: quelles méthodologies utilisons-nous pour rechercher cette réalité sociale ? Pour construire désormais des discours, si nécessaire, les plus académiques, scientifiques, etc. pouvant être, en outre, utilisés ensuite dans la réalité et servant même pour encourager l'interculturalité positive ou les bonnes relations entre les personnes ayant des manières différentes de voir la société, de la comprendre, de se conduire, etc. *Miquel Rodrigo*

Dans le débat persiste une catégorisation globale: immigrés, fils d'immigrés, jeunes de banlieue, et nous devrions engager au moins une sociologie des parcours et des cheminements différents. Par conséquent, par exemple dans le cas de l'Islam, lorsque des groupes adoptent des positions proches des *black muslims*, la position sociale est un fort déterminant pour le type de catégorisation ou de discours. Par contre, dans le cas d'une autre partie de la population musulmane c'est la référence identitaire ou même civilisationnelle celle qui prime au-delà de la position sociale, car nous serions sinon placés dans un discours qui refuse toute autonomie du culturel ou du symbolique. Il faut prendre en compte les répertoires de sens qui sont mobilisés aujourd'hui et ne pas dérapier dans une sorte de fatalisme pessimiste. *Felice Dassetto*

Si nous analysons des discours et nous voulons établir des supposées relations causales entre ces discours et des comportements donnés, nous devons considérer que le discours en soi ne produit pas des effets. C'est à dire, le discours peut être parlé, sans plus. La fonction performative du langage –faire ou réussir que les choses arrivent–, dépend essentiellement de l'existence d'un tissu social qui perçoit cette identité, ce qui est construit, même si c'est fictif, comme étant représentatif d'un horizon d'expectatives ou de régression. Si on me dit «écoute, nous allons grandir», je me place face ou auprès d'une identité, d'un parti politique très concret. Si on me dit «écoute, tu vas disparaître comme basque ou comme galicien», je m'énerve. Ce genre de réactions –les identifications médiatisées –ne vont pas dépendre du discours identitaire –formé par les identités médiatiques. En agissant ainsi nous assumons une fausse supposition dans laquelle nous tombons très souvent : penser que les effets sont déjà compris dans le message. Une simple question pratique influence aussi : c'est beaucoup plus facile d'analyser les discours de la télé ou de la presse qu'étudier ce qui pourrait arriver avec ces messages dans la rue, ce que les gens pourraient faire avec ce discours de l'identité. *Victor Sampedro*

## Émotions

Je suis convaincu que quand je parle de l'interculturel je ne parle pas d'un terme essentialiste, abstrait, je parle d'une réalité effective qui existe dans les différentes sociétés par l'intermédiaire de ce que j'appelle l'immigration des corps, des images, des signes et aussi des émotions. Mais de quelles émotions parlons-nous ? Est-ce que ces émotions peuvent être réduites à des entités autonomes qui cherchent la communication avec l'autre ? Ça existe, mais est-ce qu'il n'y pas non plus d'autres émotions négatives ? L'essentiel pour la pensée c'est de les interpeller, d'essayer de les expliciter et en tout cas, d'éviter leurs répercussions négatives sur l'être, sur l'humain en tant que personne complexe et contradictoire. Il y a des contradictions, des paradoxes et des complexes qui nous habitent et qui sont reflétés par les émotions, parfois négatives, parfois positives. *Noureddine Affaya*

Certes, le mot «haine» est un mot fort et parler de haine comme élément moteur de l'histoire nous gêne, nous choque. C'est vrai. L'histoire est aussi faite de violence et de force. Il n'y a presque aucune civilisation, sauf un petit nombre peut-être, qui n'aient pas été fondées sur la conquête, sur l'invasion et sur la force. Et je suis convaincu que si nous parlons de l'histoire des civilisations, nous ne pouvons pas les dissocier des histoires des Etats. Et les Etats font usage de la force. Mais le problème de la haine c'est que même la civilisation moderne, fondée sur la démocratie, a créé aussi parallèlement des formes d'esclavage. L'esclavage est une expression de haine. Elle a fondé aussi la colonisation. La colonisation est une expression de haine. Elle a aussi inventé le fascisme et le totalitarisme, la haine de l'adversaire idéologique ou politique. Et elle est aussi derrière le racisme. Ce sont différentes formes de haine. Mais malgré cela, l'histoire, comme j'ai déjà dit, est contradictoire et les sociétés génèrent aussi des élans qui sont positifs, qui s'ouvrent vers l'autre, qui dialoguent avec l'autre. C'est pour cela que j'estime que ce terme va être choquant, mais il est là et je crois qu'il faudrait se mettre d'accord sur cette dimension, parfois tacite, implicite, qui ne se dit pas mais qui agit sur le cours de l'histoire. *Noureddine Affaya*

Les émotions conditionnent aussi les pratiques sociales. Et il se peut qu'un des problèmes de l'interculturalité soit la gestion de ces émotions. Comme les représentations, elles construisent des émotions d'exclusion, des émotions de stigmatisation. Dans le cas du conflit, par exemple, les représentations du conflit sont parfois plus importantes que ses véritables raisons et avant d'aller au fond du conflit nous devrions résoudre ces représentations, puisqu'elles empoisonnent finalement le conflit. *Miquel Rodrigo*

Dans notre définition de groupe nous introduisons habituellement les pratiques et les discours, mais pas les désirs. Et les désirs connectent davantage avec les représentations et sont très importants, même lorsqu'ils sont inconscients. En fait, la classe hégémonique est celle qui contrôle les désirs des autres, plus que les discours et leurs pratiques. *Joan Manuel Tresserras*

Nous pouvons parler du désir de nous identifier avec l'autre ou avec une partie de l'autre. Omettre que les sahraouis sont des musulmans est une condition pour la modernisation. En taisant cet aspect, il semble qu'ils sont plus modernes, donc plus proches de nous qui nous croyons les plus modernes, ou presque les plus modernes de la Méditerranée. Il en est exactement de même avec les Kurdes et les Berbères, et ici en Catalogne nous nous plaisons beaucoup à dire que les Kurdes sont les Catalans de l'Asie mineure, les Berbères les Catalans de l'Afrique du nord. On le dit sourdement mais il s'agit d'une manipulation évidente. C'est le désir de nous comparer à l'autre, mais en l'élevant à notre modernité. Il s'agit évidemment d'une vision paternaliste. *Eloy Martín*

### **Expériences**

Lorsque Dieu est mort, tout n'est pas permis, contrairement à ce qu'avait dit Dostoïevski, mais il ne nous reste plus qu'à nous fabriquer une vie intéressante. Et la vie intéressante essaie de conférer une ouverture absolue aux styles de vie, où chacun peut plus ou moins choisir dans le supermarché des styles de vie, celui qui lui convient le mieux. En ce qui concerne l'art moderne, par exemple, il y a deux grandes évolutions. La première : l'art graphique a disparu. Les œuvres sont à chaque fois plus simplistes et la parole et l'artiste deviennent l'œuvre d'art en soi à chaque fois davantage. Le discours de plus en plus baroque de la singularisation identitaire préfigure, où chaque fois –dans une vie très banale– je voudrais faire croire aux autres personnes, au moyen du discours, que j'ai des expériences individuelles, singulières et très riches. Deuxième exemple : l'art moderne ne vend plus des œuvres, il vend des expériences. Ce qui signifie que ce nous cherchons chaque fois davantage dans nos vies personnelles c'est à avoir des expériences intéressantes, c'est à dire diverses et exotiques. Dans cette première recherche radicale il y a un élément d'individualisation extrême qui s'enchaîne au modernisme culturel dont l'Europe s'intoxique actuellement. *Danilo Martuccelli*

Nous ne devons pas concevoir la représentation d'une manière abstraite. La représentation est une forme de connaissance liée à l'action et faite en fonction de l'action d'une certaine pratique, d'une certaine expérience imaginaire etc. Mais ayant une finalité très réelle: l'orientation du comportement de l'individu. En définitive, ce n'est pas la représentation culturelle d'un événement, d'une personne celle qui détermine le comportement des gens ou des acteurs, c'est au contraire la pratique, celle qui le détermine en dernière instance. Les représentations changent en fonction du changement des expériences des gens et des conditions et des contextes dans lesquels ces gens vivent. Cela ne veut pas dire que les représentations n'aient pas de l'impact sur le comportement des individus, mais le moteur de l'innovation et du changement des représentations sont toujours l'action et la pratique, sociale ou individuelle. *Burham Ghalioun*

## Processus

Lorsque nous parlons de représentations culturelles il nous manque peut-être un cadre qui les intègre précisément comme des processus, c'est-à-dire comme des dynamiques de construction et d'élaboration constantes pour qu'elles ne restent pas gelées de manière ahistorique dans le temps. C'est pourquoi, l'efficacité et la difficulté, non seulement de décodifier ses contenus mais aussi de mettre en évidence ces réélaborations ayant lieu dans des contextes différents. Il est possible qu'une certaine perspective du temps, de temporisation, ou de construction historique s'avère utile pour voir comment en peu de générations il y a eu des élaborations différentes. Il n'y a pas de perception de ces changements. Nous devons procéder à l'identification des mécanismes qui aboutissent aux changements produits dans les représentations qui sont projetées comme constantes et atemporelles. Aborder la problématique de l'agence dans la transformation des représentations est aussi très intéressant. Qui les effectuent? S'agit-il de dynamiques complexes? Avec quelle intentionnalité se déroulent-elles? *Mary Nash*

A partir des processus cités, ma réflexion souligne qu'il manquerait encore un processus à mentionner, le processus de construction de genre, comme une construction inhérente au système concernant la construction dans ce cas –d'identités telles que la masculinité et la féminité–, c'est à dire la catégorie de genre comme une catégorie transversale qui pourrait en même temps nous fournir quelques pistes dans notre analyse en l'intégrant dans nos catégories analytiques. *Mary Nash*

## Médias

Nous analysons peut-être « l'identité » à partir d'une perspective critique assez erronée : en assumant que les médias sont un reflet de la réalité. Je suis désolé, les médias ne reflètent rien du tout. Ils construisent avant tout. Certes, il y a une part de réalité dans les discours identitaires que nous présentent les médias. C'est évident; Sinon, les programmes ni la publicité qui les justifie ne se glisseraient pas dans nos salles de séjour. Dépourvues de contact avec la réalité, les identités médiatiques seraient refusées, on ne « construirait » pas l'identité de consommation dans l'audience –dont le seul rôle est de consommer les programmes et les produits qu'ils publicisent. Les « identités lucratives », de « célébrités » créées pour et par la télévision. L'affaire serait terminée sans aucun sujet face à la télévision qui, même si c'est de manière très restreinte, se sente identifié, interpellé... si l'audience diminue, les revenus publicitaires diminuent. C'est la seule garantie que l'économie des identités médiatiques accorde au public. Les médias ont besoin de générer quelque sorte d'identification avec leur audience, même si c'est en la transformant en monnaie de change avec le pouvoir public –futurs votants– et économiques –futurs consommateurs. *Victor Sampedro*

Une autre question qui me semble importante est que les médias sont de plus en plus polysémiques, précisément car ils essaient d'offrir des produits de portée globale, et par conséquent, ils devraient pouvoir être compris sous des formes très diverses et par des gens différents. La dernière vidéo de Madonna, par exemple, sur la guerre peut passer, selon qui le voit, pour une vidéo militariste, ultra-militariste, ultra-nationaliste yankee. Et peut être considérée comme une critique à l'Armageddon, c'est à dire à l'Etat neo-conservateur militarisé, au complexe militaire et bureaucratique dont parlait déjà Eisenhower. Il y a des marqueurs –des identités médiatiques– dans cette vidéo, pour soutenir les deux interprétations. Le public peut établir des identifications médiatisées au caractère belliciste ou antimilitariste. La pluralité dans la réception, l'interprétation ou l'identification est accrue car nous recevons chaque fois plus de signaux, plus de marqueurs identitaires par l'intermédiaire des médias, de lieux que nous ne connaissons ni vaguement, et surtout dont nous n'avons pas ni nous aurons (peut-être) de l'expérience culturelle ou vitale préalable. Que se passe-t-il ? Nous ne savons pas interpréter de nombreux signes que nous envoient d'autres cultures. Nous semblons vivre dans le monde de la décodification aberrante, comme disait Eco. La décodification aberrante est voir un symbole culturel et le confondre comme expression historique de certaines relations humaines et sociales qui n'ont rien à voir avec les originaux. *Victor Sampedro*

En ce qui concerne le rôle des médias dans la (re)production de nouvelles modernités, permettant de percevoir, de saisir ce qui se passe devant nous, les dispositifs médiatiques qui sont là et qui ne cessent de proliférer et de s'élargir, constituent quotidiennement une des sources déterminantes pour la compréhension du réel. Nous sommes face à la différence entre le réel et le virtuel. A quel point ce que nous voyons reflète la réalité ? A quel point les stratégies des médias orientent les imaginaires, les nourrissent d'images et de sons qui sont nocifs pour ce qui est humain ? C'est une question importante, mais à mon avis, malgré les stratégies de domination, d'hégémonie, de guerre, de violence, des contrepouvoirs existent aussi parallèlement grâce aux médias. *Noureddine Affaya*

Il y a de bons journalistes, mais ils fournissent un produit journalistique très limité, et il en est de même au sujet de l'immigration. Malgré la volonté de bien agir, le résultat n'est pas si bon, en marge de facteurs tels que le paternalisme et ce genre de questions. Une réalité précaire est présentée réellement. La plupart des bases populaires locales, par exemple, manquent de l'information minimum pour fabriquer des histoires inventées sur la vie quotidienne des autres. L'information n'est donc pas suffisante et elle n'est pas suffisamment correcte: les gens peuvent seulement imaginer au sujet de la population maghrébine à partir des émigrants qui arrivent actuellement du Maghreb. Ils n'ont pas beaucoup de marge pour inventer des histoires car ils manquent d'éléments. Il est impossible, par exemple, que les enfants espagnols, en voyant les émissions télévisuelles qu'ils voient, puissent élaborer l'image qu'en Afrique quelqu'un est heureux de temps en temps.

Car les seules images qu'ils ont vues pendant des années, de manière permanente, sont des images de conflit, de souffrance, de guerre. Par conséquent, ils ne peuvent pas en imaginer d'autres dans une situation semblable à la leur. Donc, malgré la volonté de correction politique le résultat est franchement améliorable. *Joan Manuel Tresserras*

Ce qui circule mieux dans les médias semble être ce qui est politiquement correct : le discours social institutionnalisé. Car cela représente précisément une bonne monnaie de change pour circuler dans les marchés politiques et s'avère très utile pour s'adapter aux marchés des biens et des services. Le marché féminin, gay, ethnique... tous commercent avec des identités reformulées par la pression de base, mais s'orientent toujours vers l'objectif de générer des bénéfices économiques ou électoraux : élargir le marché électoral et de biens et services aux femmes, aux gays, aux émigrants... à mon avis, nous pourrions presque définir sociologiquement la correction politique comme le paquet identitaire le mieux adapté au marché politique et économique du moment. L'identité de « l'autre » est reconnue, en ce qu'elle vaut dans les urnes, comme force de travail, d'investissement ou de consommation. *Victor Sampedro*

Je ne crois pas au politiquement correct parce que le message véhicule un ensemble d'images, un ensemble de représentations qui forgent les attitudes et les comportements. Et quand nous consultons les médias européens, locaux, régionaux ou nationaux, nous constatons, grosso modo, une image très négative de l'immigré: l'immigré qui est responsable de tous les maux de la société. Un immigré perçu sous deux aspects: l'immigré clandestin, souvent qualifié de criminel et l'immigré installé. Ainsi, je crois que les médias adressent un message à la population et c'est ce message qui forge les représentations et qui précède le projet de l'immigré, le développement du communautarisme et qui crée aussi, en quelque sorte, une barrière entre les immigrés et la population de souche. *Aicha Belarbi*

## CONSTRUCTIONS

### Identification

Avec le mot identité il faudrait peut être faire ce que proposait Frederic Jameson il y a quelques années avec le mot corps. D'après lui, l'intoxication de son usage était telle, qu'il conviendrait de l'interdire, de ne plus en parler pendant dix ans. C'est difficile à faire, de l'interdire surtout, car il y a encore des gens qui donnent la vie pour leurs identités. Mais effectivement, la productivité de cette notion est de plus en plus faible, dans les sciences sociales et dans la pratique politique. *Néstor García Canclini*

Quand nous parlons d'identité, je crois qu'elle agit comme des dynamiques, au pluriel tout d'abord et jamais comme essence. Et cela se joue sur trois dimensions: personnalité, socialité et culturalité. Pourquoi cette distinction? Justement pour ne plus utiliser un terme aussi vague, mais qui figure pourtant sur l'agenda politique: une culture, des cultures, les différences entre cultures. En parlant de culture (substantif) ou de différences entre cultures nous nous plaçons dans un discours qui pose des limites aux conflits pouvant ou ne pouvant pas être réglés. Dans le modèle élaboré de manière comparative, je crois qu'il y a une plus-value, qui est l'idée de décrire les différents mixages de ces trois aspects qui forment l'identité d'un individu, d'un groupe ou d'une communauté. *Rik Pinxten*

Pourquoi les gens se retirent-ils face aux problèmes de l'interculturalité? Pourquoi sentent-ils qu'ils ne veulent pas faire face à ce défi? Effectivement si nous regardons la scène contemporaine nous trouvons que l'interculturalité est une inquiétude des minorités, des ONG, des intellectuels, des artistes, de quelques mouvements sociaux, très peu nombreux. Je dirais, d'une perspective de valorisation positive, que cela s'explique dans une certaine mesure, par les conditions à chaque fois plus aigres, plus âpres dans lesquelles s'exercent les différences, Tout ou presque tout tend à ce que nous nous retranchions et à ce que nous disions: « c'est mon identité, laissez-moi tranquille, laissez-moi parler ma langue ». *Néstor García Canclini*

A mon avis, l'ancienne lutte entre la structure et les événements, ou peut être plus exactement entre les structures et les processus, jaillit à nouveau comme dans un nouveau registre. Il y a des structures que nous imaginons comme identitaires, qui sont les inerties identitaires dans lesquelles nous nous sentons à l'aise et il y a des processus dans lesquels ces structures sont désarmées, sont rearticulées et y penser et les reconsidérer coûte du travail et de la douleur. Mais je ne vois d'autre avantage que d'assumer cette douleur car elle va nous permettre d'agir d'une manière plus pertinente, plus créative. *Néstor García Canclini*

## **Différentiation**

A mon avis, l'idée des différences inaliénables est précieuse pour concevoir des aspects positifs de la différence, de la persistance, de l'emphase dans la différence. C'est à dire, une clé travaillée déjà, dans l'opposition des villes européennes/villes nord-américaines, par exemple. Les différences inaliénables aux Etats Unis sont habituellement des différences endogènes, c'est pourquoi l'interculturalité est proscrite, et très peu de spécialistes s'en occupent uniquement. Les gens tendent alors à se regrouper par la couleur de leur peau, par leur genre, par leur condition de certaines pratiques, comme par exemple les sexuelles, ou par leurs habitudes de consommation. Parfois, les habitudes de consommation se croisent mais sans établir réellement des différences inaliénables nouvelles ou d'autre sorte, créatives. Il y a une reproduction assez fermée, circulaire, de

la société. A mon avis, dans ce sens, dans les sociétés européennes, et la généralisation m'effraie aussi un peu, la possibilité d'irruption de différences inaliénables nouvelles est plus forte, notamment parmi les jeunes générations. Je me demande pourtant dans quelle mesure elles sont aussi reliées à de puissants facteurs de désintégration qui proviennent du marché, de la difficulté d'incorporation au marché du travail, d'autres conditions qui confèrent alors ce caractère de récit compensatoire des nouvelles différences inaliénables. Nous sommes jeunes, nous aimons le même genre de musique, nous aimons aller aux mêmes lieux, etc. nous nous connectons autour de tout cela. Mais, dans quelle mesure ce lien est-il créatif et productif? Et il l'est très souvent, comme nous le voyons dans la production culturelle même? Il y a possiblement des récits personnels, mais dans quelle mesure ce lien est-il productif pour l'ensemble de la société, dans quelle mesure la société peut l'absorber et tend à apaiser, à diluer ces différences lorsqu'elle réussit à absorber par l'âge, par la fatigue, par les offres de travail, l'incorporation de ces secteurs. Il y a l'aspect inaliénable, qui serait comme l'aspect positif, créatif, d'établissement de relations, mais il y également ce que nous ne voulons pas qui soit non plus représenté de notre identité. Nous ne voulons pas céder les droits d'une musique donnée, ou nous nous fâchons si un transnational arrive et s'approprie de cette musique, ou de cet élément iconographique qui appartient à notre culture. *Néstor García Canclini*

Je me sens toujours un peu responsable, ou on me fait sentir coupable au sujet de l'hybridation, et je me suis parfois senti si coupable que j'ai même écrit une nouvelle introduction au livre publié en 2001, pour préciser que l'hybridation n'était pas réconciliation, qu'elle incluait le conflit, la contradiction, que certaines des critiques faites au livre avaient raison. Ma conclusion serait que la notion d'hybridation est descriptive, non seulement dans l'utilisation que je lui ai donnée, mais aussi dans celle conférée par Homi Bhabha ou par d'autres auteurs. Il ne s'agit pas d'une notion qui renferme un système conceptuel explicatif. Elle n'explique pas bien que deux cultures se soient hybridées, comme elle n'explique pas beaucoup non plus que deux musiques se soient fusionnées ou que deux religions se soient syncrétisées. Il faut placer cette notion d'hybridation dans un réseau de concepts, par exemple, contradiction, reproduction, différence, inégalité, pour voir réellement qu'est ce qui est arrivé. *Néstor García Canclini*

Je ne vois pas que la problématique traitée par le multiculturalisme, la multiculturalité, aille être réglée ni par l'intermédiaire de l'interculturalité la plus réussie. Nous continuerons à voir des différences qu'il faudra défendre dans leurs droits politiques, juridiques et territoriaux, comme des différences. Par conséquent, il y a une dimension du problème qui sera encore multiculturelle, et une juxtaposition des différences qui ne veulent pas être réductibles, c'est pourquoi j'ai voulu donner une place dans ce dernier livre à ce qui n'est pas négociable et assimilable. La problématique de la multiculturalité devient multiculturalisme, elle devient « isme », lorsque nous pensons que nous allons résoudre la multiculturalité en trouvant des formes de coexistence pacifique entre de

nombreuses cultures, ou de nombreux groupes, sans envisager tout ce qui arrive entre eux. Ou en termes de législation, plus pratiques, il me semble qu'un certain degré de reconnaissance des autonomies dans les lois est une exigence légitime, en ce moment en Amérique latine, et sûrement en Espagne aussi, qui doit être révisée, et qui doit admettre les différences et leur autogestion locale ou régionale. *Néstor García Canclini*

### **Pasteurisation**

Pour envisager réellement comment se construit la notion de multiculturalité à l'échelle globale, deux stratégies sont possibles : d'une part une stratégie de présentation du drame social, de la réalité sociale en dédramatisant le conflit mais en dramatisant à l'extrême et en romantisant l'identité, la pauvreté. Dans ce sens, il me semble que nous nous trouvons à un moment de transit permanent très intéressant et fructifère pour la recherche, pour la pensée critique, et nous transitons, comme nous pourrions dire de manière métaphorique et parfois non pas aussi métaphorique, vers la médicalisation de la différence, qui fut un processus jailli au XVIII<sup>ème</sup> siècle, mais qui ne fut pas perdu au XX<sup>ème</sup> siècle, ni au cours du passage au XXI<sup>ème</sup>. C'est l'idée de l'homme criminel, du gène dévié, du gène de l'homosexualité, du gène de la délinquance, etc. et nous sommes en train de passer à une espèce de, disons, pasteurisation des identités, par la voie des médias, du discours médiatique, par la voie de la publicité, par la voie cinématographique et par la voie de la musique. Par conséquent, il y a un très fort défi pour la pensée et je me demande comment nous allons faire pour placer des contre récits à ces récits. *Rosanna Reguillo*

### **Démocratisation**

Il y a une affaire qui me semble essentielle qui est celle de la démocratie, de la démocratisation. Elle rassemble ou elle dit représenter plusieurs cultures, mais avec qui sommes-nous en relation ? Avec qui sont-ils en relation ? Avec les coupoles, avec les bureaucrates, avec les caudillos, avec les anciens, avec qui ? Quelles manières d'articuler la multiculturalité peuvent favoriser le développement démocratique par rapport aux développements des coupoles, sur des justifications, des légitimations, de leaderships locaux autoritaires. Il y a beaucoup de ça. La problématique de la démocratie qui a été si importante aux années quatre-vingt, comme par exemple en Amérique latine, et à mon avis ici également, fut évacuée soudainement et il me semble qu'un des facteurs de l'évacuation fut l'affirmation des différences. Probablement, la démocratie est plus reliée à l'égalité qu'à l'inégalité, à la recherche de l'égalité. Lorsqu'il s'agit simplement de permettre les différences, nous annulons toute problématique de ceux qui gèrent la différence au sein de chaque groupe. Qui sont ceux qui la gèrent ? Qui se bénéficient même de la différence ? Nous devons donc introduire également la question de la démocratisation. De

nombreuses formes d'interculturalité sont insatisfaisantes car nous n'articulons que des coupoles, des bureaucrates ou des bénéficiaires économiques, des bourgeoisies locales ou comme nous voudrions les appeler. *Néstor García Canclini*

Qui détermine les cadres de la démocratie ? Qui détermine ce qui est national ou l'espace du national ? Pourquoi l'aspect national tend-il à coïncider avec un état, avec un marché, avec une langue, si possible, avec une culture ou avec un patrimoine culturel, particulièrement questionné ? Qui le détermine ? Dans ce terrain de la démocratie... la démocratie est utile mais elle est conditionnée par celui qui a le pouvoir de la conditionner. La démocratie comme processus, comme méthode. A mon avis, l'interculturalité est utile, et en outre nous ne pouvons pas en échapper. Mais la démocratie a ses cadres et par conséquent elle a ses conditionnalités, ses geôliers. Qui décide la mise en place d'un crématoire ? Ceux du municépe, ceux de la contrée, ceux de la province, ceux de la région, ceux de l'autonomie, ceux de l'état, ceux de l'UE, le monde mondial ? Les cadres de la démocratie sont son problème principal. *Joan Manuel Tresserras*

Il y a de la crainte et il y a du désir de figurer face à l'opinion publique. La démocratie évidemment peut nuancer, blanchir l'image noire de l'autre, mais je ne crois pas que cette image noire puisse disparaître comme par enchantement de la démocratie et cela est ainsi car la démocratie a beaucoup de carences. *Eloy Martín*

## Restructuration

C'est curieux qu'à une époque où cela fait déjà des décades que les spécialistes en art, en théorie littéraire, etc. ont dé-construit la notion d'auteur, il y ait cependant une reconstruction, une réapparition d'auteurs, de sujets dans les médias: la biographie des artistes devient plus importante que leur œuvre. A nouveau on met une grande emphase dans les clés les plus idéalistes et romantiques de l'artiste souffrant, maudit qui, grâce à cette souffrance, réussit la grande œuvre. Et l'œuvre en fin de compte n'est pas lue et ce que nous lisons est ce récit secondaire qui devient protagoniste, la biographie de l'artiste. Nous voudrions rencontrer le sujet, nous voudrions pouvoir croire que la place du sujet est encore possible, que la place de l'auteur qui répond à la structure ou la bouleverse ou la dépasse. Il me semble que c'est une problématique que nous devons envisager à nouveau dans tout ce schéma. Et dans une bonne mesure c'est aussi la problématique de la différence, c'est-à-dire, les différences ne sont pas seulement ethniques ou groupales ou nationales, ce sont des différences de sujets, de sujets individuels même. *Néstor García Canclini*

En France il y a en gros deux tiers de l'immigration (deuxième, troisième génération) dont le processus d'intégration ou d'insertion sociale et culturelle a été réussi, et un tiers qui a des difficultés. Ce qui a changé ou est en train de changer dans les processus d'insertion sociale c'est que, chaque fois davantage, les individus qui sommes marqués par une série de facteurs collectifs, nous passons de plus en plus par des preuves

vécues comme des preuves individuelles. Dans le travail que j'effectue en ce moment, je cite quatre sortes de preuves (elles peuvent être bien plus nombreuses) qui expliquent les échecs et les succès personnels : l'école, l'emploi, la mobilité et l'espace, la vie familiale. Et ce qui est intéressant c'est qu'en fonction de ce genre de preuves, les individus ont des expériences de réussite, de réalisation de leurs vies ou de se trouver dans des processus de déstructuration qui sont particuliers, Ce qui a vraiment changé, et c'est très important, c'est que comme nous devons faire à chaque fois davantage nos propres projets, nous devons inévitablement intérioriser notre échec lorsque nous échouons. Et il s'agit une logique différente. *Danilo Martuccelli*

Développer la question de la codification et de la standardisation m'a conduit au sujet de l'individualisation, au problème du retour de sujets. Une grande partie de la pensée contemporaine a déconstruit la notion de sujet, l'idée de la pensée moderne. Depuis Marx, Freud et Nietzsche nous pouvions déjà percevoir ce doute sur le sujet, sur la conscience, qui s'accroît à l'époque du structuralisme avec la réduction des sujets à des structures. Cependant, même dans les pratiques il y a un retour du sujet et de la réalité des sujets, une réalité non empiriste, non subjective, mais qui n'est pas idéaliste non plus, nous ne pouvons pas accepter que les sujets ne soient pas importants. La tension entre être flexible et être quelqu'un va dans cette direction. Il me semble alors que la question de l'individualisation est reliée à la question du sujet. Je préfère la poser en termes de sujet, car il me semble que la notion de sujet ne nous présente pas simplement comme ceux qui veulent être différents, des individus, mais comme ceux qui assumons en quelque sorte de ne pas être des objets. *Néstor García Canclini*

Je crois que notre discours se rapporte aux processus de déstructuration et de restructuration. Nous assistons, certes, à un monde en pleine déstructuration d'une part—d'abord la mondialisation, l'église, les conflits, la crise au Moyen-Orient— et de l'autre il existe un effort de restructuration. Et nous percevons parfois un malaise dans toute cette civilisation, que ce soit en Occident ou dans le Sud. Ce qui n'est pas du tout opportun et qui est même malheureux, c'est que la restructuration se fasse individuellement, par l'intermédiaire de stratégies personnelles et pas par des stratégies collectives, parce que nous nous trouvons dans des référents particuliers. C'est une situation très complexe et nous ne pourrions pas aboutir à des conceptions de stratégies collectives car nous analysons, nous décrivons les stratégies individuelles sans penser à leur aboutissement. C'est un discours pessimiste, mais d'un pessimisme actif qui doit déboucher sur quelque chose et qui, vu l'urgence du problème, doit dépasser la sphère de la réflexion vers la sphère de l'action. *Aicha Belarbi*

Le post-colonialisme en soi exige une déconstruction de la culture de la métropole. Il est nécessaire et fait partie du processus psychologique post-colonial. Cette déconstruction nécessaire des valeurs de la métropole ne permet pas de les appeler universelles car si elles étaient universelles elles ne pourraient pas être déconstruites. Et cette décons-

truction doit nous conduire vers une recomposition, vers une nouvelle communauté imaginée. C'est un processus plutôt sémiotique, non pas tellement par son contenu, que par la nécessité de réinterprétation qu'il génère. *Seán Golden*

## Globalisation

Une nouvelle identité culturelle ne surgit pas, à mon avis, avec l'apparition de la globalisation; il est probable qu'entre les élites chaque fois plus globales. Il y ait de nouvelles conditions globales de l'existence des cultures locales. Et ce sont les cultures locales pouvant s'adapter à ces nouvelles conditions d'existence au caractère global, celles qui seront capables de subsister. Cela concerne aussi les cadres de la démocratie et la capacité de disposer de la technologie pour les représentations. *Joan Manuel Tresserras*

Cette dynamique entre le local et le global se décline très différemment selon les pays, selon les secteurs, selon les domaines étudiés. Dire qu'il y a une dynamique globale/locale ne veut au fond absolument rien dire. Il s'agit simplement de l'horizon le plus abstrait de l'analyse mais c'est important d'en tenir compte car certains aspects s'échappent actuellement à l'analyse sociologique des dimensions proprement nationales. Il existe une dynamique entre le global et le local qui aujourd'hui, sans être une nouveauté absolue, se pose en termes nouveaux. *Danilo Martuccelli*

Si une culture locale, et des représentations très locales, se séparent d'Internet, de la publicité télévisuelle ou des grands centres de production globale de représentations, elles tendent alors à s'isoler ce qui les met en danger. La manière de subsister du local à notre époque est d'être toujours en contact avec le global. Cela oblige à mettre l'accent sur la réception et ce genre de questions, par conséquent Internet est un instrument pour la récréation, pour la nouvelle impulsion du local. *Joan Manuel Tresserras*

## ACTIONS

### Interculturaliser

Parler de dialogue ? Je veux bien. Le dialogue est là mais il faudrait d'abord **se mettre d'accord sur ce qu'on entend par dialogue**. Je suppose que les cultures ne dialoguent pas, que les civilisations ne dialoguent pas. Il y a des personnes qui sont représentatives et qui représentent une culture, qui dialoguent avec des personnes appartenant à une autre culture. Parce que le dialogue n'engage que la personne qui dialogue et nous confondons souvent le dialogue et la négociation, le dialogue et la conversation. Dans la négo-

ciation nous ne dialoguons pas parce que la négociation implique des concessions. Une culture se transmet et les cultures émigrent justement parce qu'il n'y pas de limites, pas de frontières. Personne ne peut contrôler, censurer la circulation d'une culture et cette circulation se fait fondamentalement par l'intermédiaire de personnes. *Noureddine Affaya*

Proximité et éloignement. Le réel et le fantastique. Le prochain et le réel nous fournissent de la sécurité tandis que le lointain et le fantastique nous produisent de l'insécurité. Le proche et le fantastique : c'est le rêve, le désir. Dans le lointain et dans le réel se trouvent la crainte et la menace. Ce qui ne se combat qu'avec la connaissance. Les secteurs populaires exposés au contact et dépourvus d'instruments nécessaires pour pouvoir se découvrir positivement aboutissent à se protéger, en affirmant les uns et les autres leur propre héritage et leur propre bagage, ce qui fait que l'interculturalité soit plus complexe et plus difficile. De ce point de vue le **dialogue apparaît comme une conquête complexe, historique qui a besoin de ressources et d'instruments de reconnaissance**  
*Joan Manuel Tresserras*

Je voudrais étendre un peu l'analyse vers le cadre plutôt historique et d'une manière plus générale même, géopolitique, pour placer la question de l'interculturel dans le long terme plutôt que dans le moyen terme, social ou anthropologique. Je crois que le sujet de l'interculturalité, des représentations de l'exclusion et de l'inclusion est aujourd'hui trop déterminé par la question des immigrés. La présence de certaines communautés d'immigrants dans les pays européens et leurs problèmes sont très palpables, alors que la question dépasse de loin cette affaire. Si nous nous plaçons sur le long terme, nous verrons que dans les mêmes cultures, il y a des pays, disons européens- où la culture n'est pas quelque chose de monolithique. Il n'y a pas une culture définitive: **les cultures et les acteurs sociaux ou les individus changent et les communautés sont obligées de renégocier à chaque fois leur position, leur mode de représentation.** Il faut essayer de sortir de ce problème très concret des immigrés, qui dépasse largement le domaine de la culture, qui n'est pas un problème culturel bien qu'il ait une dimension culturelle.  
*Burham Ghalioun*

L'idée de codification implique de construire de nombreux codes ou de subordonner à des codifications les cultures locales, les imaginaires, les formes de nommer, en partant du fait que dans toutes les sociétés, d'une manière ou d'une autre, il y a plus ou moins des familles qui se brisent, des familles qui discutent, des mythes pour exprimer le rapport avec la nature, quelque sorte de dieux, en définitive, **comment codifier donc tout cela pour que les codes soient traduisibles entre eux ?** Je crois qu'un des grands thèmes de l'interculturalité actuelle est précisément la traductibilité, plus que la standardisation. *Néstor García Canclini*

J'entends que l'interculturalité et les représentations ont à voir avec l'écosystème de communication de chaque époque. Elles peuvent être posées en termes écologiques et la facilité pour l'interculturalité est reliée à des éléments au caractère écologique, à des

systèmes de croyances, aux langages disponibles, à la technologie pour la reproduction des discours... à tout ce genre de questions. Je crois que notre travail en fait, ne doit pas tellement intervenir directement sur les représentations, mais **agir plutôt sur l'intervention dans les systèmes de communication et dans les systèmes culturels pour que de manière écologique ils puissent contenir l'interculturalité** c'est à dire la relation entre des cultures différentes, entre des représentations différentes. *Joan Manuel Tresserras*

**Réécrire l'histoire.** C'est évident. Nous sommes à l'époque de la croyance de Al-andalus et sa tolérance bien que ce ne fut pas un paradis. Cependant, nous le rabâchons pour nous convaincre que nous sommes meilleurs ou que nous avons une opportunité d'influer sur le monde. L'histoire est pour la réécrire, pour la formuler et la reformuler. Nous n'avons pas, par exemple, de bonnes études sur l'immigration catalan-parlante en Catalogne; les études existantes sont très générales et en tout cas au biais très politique. Avec cette première vague d'immigrants nous avons perdu l'opportunité de comprendre les actuelles. D'où la nécessité de réécrire l'histoire. *Eloy Martín*

Je partage le point de vue de ramener les rapports entre cultures à des rapports sociaux. Je me demande, en même temps, si nous ne devrions pas envisager actuellement des fonctionnements nouveaux qui nous rapprochent de ce débat sur Internet. Certes, l'hégémonie s'exerce toujours et il y a toujours un rapport de force sur le plan culturel. Mais en même temps nous devrions nous demander si la circulation de l'information ne réorganise pas, n'oblige pas à repenser le concept d'hégémonie tel que nous l'avions. Si nous parlons de culture populaire, de la culture rap, par exemple, elle émerge à partir de groupes marginaux et elle est reprise, presque immédiatement, dans des processus de *worldculture*, de mondialisation culturelle. Par conséquent ce rapport conçu comme rapport dichotomique entre dominants et dominés, hégémonique et populaire est repris dans un sens ou dans un autre dans les processus qui les débordent. *Felice Dassetto*.

Nous devrions abandonner progressivement cette vision utilitariste de l'interculturalité, comme dernière ressource dans des domaines tels que par exemple l'éducation, la santé, et j'oserai même dire la politique. Comme si le seul mot « d'interculturalité » nous offrait les alternatives, les issues ou les solutions en n'ayant pas des arguments ou des ressources pour faire face aux contradictions qu'implique vivre dans une société diverse. Nous devons reconstruire la généalogie du discours interculturel car le concept s'use et récupérer la réflexion interculturelle comme un exercice comparatif et comme un **exercice auto relativiste dans des contextes face à de réalités et des formes de voir le monde différentes aux nôtres**. Nous voir également en comparant, en contrastant d'autres manières de nous voir et de comprendre la vie, aussi valables et aussi logiques que les nôtres. *Jordi Moreras*

Continuer à travailler dans deux dimensions : l'une qui essaye de comprendre le monde dans lequel nous vivons, et l'autre qui essaye de le transformer et de l'améliorer aussi. Et il semble nécessaire de jeter des ponts sur les uns et les autres mondes. Dans ce sens, il me

semble que l'un des domaines à **approfondir conceptuellement serait, hormis l'interculturalité, la conception même de culture**. Il existe un évitement systématiquement de l'approfondissement conceptuel concernant l'interculturalité, mais qui cache, à mon avis, un évitement systématique de la définition de la culture. Je crois qu'il y a un us et un abus de la représentation de la culture relié à la consommation culturelle et je pense que, derrière les recherches des patrons de consommation culturelle, il existe des hétérogénéités culturelles multiples, des manières différentes de relier des éléments et de résoudre la quotidienneté, bien que nous puissions penser que le patron culturel est le même. *Pepi Soto*

Avec le bouleversement des marqueurs identitaires, il est surprenant de constater le bon sens des gens. Qu'ils aient le bon sens de vouloir et de pouvoir cohabiter avec l'autre, même s'il est constamment présenté comme une menace. Nous ne comptons peut être pas avec des stratégies claires d'intervention pour créer des identités médiatiques alternatives. Mais nous constatons des tactiques de résistance, comme dirait M. de Certeau. Par conséquent ce serait plus utile, plutôt que d'essayer de produire des discours alternatifs, critiques ou questionneurs de notre ethnocentrisme, plutôt que de produire des informatifs, des films, des livres... ce serait peut être plus efficace, et je le dis dans le domaine de la praxis, **d'apprendre les gens à lire de manière oppositionnelle et critique ce qu'ils voient dans les médias et –ainsi– démocratiser, c'est à dire leur fournir des outils pour générer des identifications plus autonomes et plurielles**. *Victor Sampedro*

La condition essentielle pour l'interculturalité est d'abord la sécurité. J'entends que seulement celui qui est sûr de lui, peut être respectueux avec l'autre. Lorsque nous sommes inquiets, que nous nous voyons menacés dans notre propre identité, il est difficile d'être authentique car nous nous enfermons, nous nous réfugions, résistons et ce sont de mauvais **paramètres pour pouvoir comprendre l'autre, pour avoir une position ouverte au dialogue avec l'autre**. Je dirais donc : sécurité et respect. Et c'est, à mon avis, l'essentiel lorsque nous distinguons entre citoyenneté et identité. La citoyenneté est pour tous, l'identité est élective pour chacun. Nous sommes ce que nous voulons être et, plus sûrs nous serons, plus facilement nous pourrions cohabiter avec les autres. *Joan Manuel Tresserras*

Le relativisme qui règne dans les classes est plutôt du désenchantement, ne croire à rien du tout. C'est ce que nous transmettons, non pas comme une valeur de la complexité, c'est à dire, pour que ta singularité ait de la place, je dois **faire que mon expérience, singulière également, ne soit pas absolue**. C'est ici que nous devons travailler davantage et entrer à fond, dans les écoles où il n'y a pas de la diversité et où on dit : nous ne travaillons pas l'interculturalité car nous n'avons pas ce problème. *Julieta Piastro*

Il s'agit de dire qu'il faut sortir de ce cercle de fatalisme, qu'il faut rencontrer des gens, faire des choses ensemble, **avoir des expériences partagées**, des petites révoltes, pourquoi pas ? Si nous sommes tapés dessus, c'est une expérience inoubliable : nous vivons, nous sommes sujets et sujets prenants. Nous vivons et nous devenons à nouveau indépendants avec une sorte de petite liberté, mais de liberté réelle. *Rik Pinxten*

Si nous parlons de cet idéal extraordinaire qui est celui de s'engager en faisant des choses ensemble, je crois qu'il faudrait faire appel, en outre, à ce que j'appelle l'espérance interculturelle, qui n'est pas une simple espérance mais une espérance effective dans la réalité des gens. Et il faudrait **introduire cette espérance interculturelle justement dans notre perception de l'autre**. *Noureddine Affaya*

### **Internationaliser**

Cette explosion de différences ou cette circulation de différences est devenue ingouvernable, presque à l'échelle mondiale, ce qui constitue la nouvelle situation de ces dernières années. Que faire de sa multiculturalité, de sa légèreté, de ses formes de reproduction non légale, non formelle de la société ? Il s'agit en effet d'un problème international, c'est à dire, que je crois que nous lirions plus simplement ce qui se passe en Irak ou en Afghanistan si nous le voyions uniquement sous clé d'impérialisme. Il y a un nouvel réaménagement des relations internationales, économiques, sociales, culturelles et politiques pour lequel nous n'avons pas de réponse. Les manières, les politiques que nous utilisions jusqu'à présent ne nous servent pas. **Il faut travailler sur plusieurs échelles, non seulement dans le cadre des microorganisations, des actions ponctuelles, mais aussi dans celui des organismes internationaux**. Mais non seulement dans ces organismes internationaux ou dans la nouvelle légalité, de quelque sorte de gouvernabilité mondiale, mais aussi dans les actions stratégiques qui créent des solutions différentes pour chaque cas. Il me semble que c'est par-là que nous devrions chercher, ce sont les quelques indications qui me viennent à l'esprit en ce qui concerne la direction des paramètres ou des percepts que nous avons. *Néstor García Canclini*

Je pense que nous nous trouvons cependant à une phase où se pose la question de réinventer l'universalisme, c'est à dire, de **réviser l'éthique internationale, l'éthique globale qui détermine les échanges interculturels**, la cohabitation actuelle dans un seul peuple planétaire d'un ensemble très diversifié d'humanité, de culture et de société. Je pense qu'il y a beaucoup à faire dans ce domaine et que nous ne l'avons pas fait suffisamment. Ce genre de débats aidera peut être à développer la réflexion sur la cohabitation interculturelle qui s'imposera peu à peu partout dans le monde. *Burham Ghalioun*

C'est très peu ce que nous pouvons faire si nous nous retranchons uniquement dans la différence et il y a des espaces de négociation très puissants, qui sont en train de modifier la propriété de la musique, des produits culturels. La dépossession des biens culturels ne peut être intervenue, je ne dis pas contrôlée, intervenue dans une certaine mesure, que par l'intermédiaire **d'une position dans les grands forums internationaux, d'une position politique effective**. Et je mentionne ici ce que dit George Yúdice et qui me semble une bonne observation : nous trouvons dans les mouvements altermondistes, dans les grands forums, une défense des produits agricoles, une défense de toute sorte de biens, qui devraient être gérés de manière endogène, au moyen d'un commerce plus

juste, etc. Mais, il n'y a presque pas de positions élaborées sur les biens symboliques, sur les industries culturelles, sur les nouvelles technologies, comme par exemple sur l'utilisation des radiofréquences en tant que ressources technologiques, simplement. Leur aspect culturel trouve très peu d'espace dans ces débats internationaux, c'est plutôt dans des publications académiques où nous trouvons une certaine réflexion, une analyse ou des propositions. Mon impression est qu'il y a là une sphère stratégique de lutte interculturelle. *Néstor García Canclini*

Les représentations, dans le sens de représentation symbolique du réel et de représentation politique de positions sociales sont des champs de bataille, comme nous savons bien, mais des champs de bataille où il me semble que le scepticisme à l'égard des organismes internationaux est en train d'être dépassé, en voulant **penser les accords commerciaux, dans leur dimension culturelle, les relations internationales, et le libre commerce, non seulement comme des phénomènes commerciaux, mais aussi interculturels**. Nous verrons quand est-ce que nous pourrions introduire ici un nouvel agenda. *Néstor García Canclini*

Je souhaiterais introduire un mot que je n'ai pas encore entendu dans ce séminaire et qui est celui de cosmopolitisme, Nous parlons d'intégration, qui est un mot terriblement complexe car il a des significations très opposées. Pour certains, l'intégration veut dire assimilation –l'immigrant perd sa propre culture et s'assimile à la culture autochtone- et pour d'autres l'intégration signifie respect de la pluralité. Et en ce qui concerne l'immigration il y a un problème de fond qui constitue une mauvaise approche. Il y a des barrières idéologiques qui entravent la possibilité de faire voler l'imagination. Le problème principal est de sentir l'immigration comme une invasion, comme une menace à la culture propre et ne pas changer la représentation et dire : « nous avons ici une opportunité de « cosmopolitiser » ou de globaliser notre propre culture ». *Seán Golden*